

Albert Robin

DEUX HEROS DU M.N.B. TOMBES AU CHAMP D'HONNEUR



ALBERT LOSA
HENRI WEYERS

*Vendu 10 francs au profit de
la Caisse d'Entraide du M. N. B.*

EDITIONS J. DUPUIS FILS & CIE CHARLEROI-PARIS

ALBERT ROBIN

**La Guerre
Silencieuse**

**Deux Héros
du M. N. B.**

*Albert Losa
Henri Weyers*

*A l'Elan,
En témoignage d'affection
et d'admiration.*

A. R.

Avant-Propos.

Cher Monsieur Robin, votre noble attitude de journaliste résistant pendant l'occupation ennemie, vous donne l'autorité pour écrire et proposer à notre jeunesse de beaux exemples de dévouement à la cause de notre chère patrie.

Je suis heureux de présenter au lecteur, et spécialement aux jeunes de nos écoles, votre magnifique esquisse biographique de deux héros carolorégiens du Mouvement National Belge.

Vraiment vous les avez compris, ces braves que nous regrettons.

Vraiment à nous qui les avons connus, appréciés, aimés comme des frères, vous faites revivre en quelques pages d'un style alerte et bien senti, l'activité splendide que tous les M. N. Bistes de la première heure ont partagée, et vous magnifiez la mort glorieuse de nos deux frères d'armes que nous avons si amèrement pleurée.

La jeunesse a besoin d'exemples comme ceux que votre plume nous présente, exemples de courage, de virilité, de bravoure, d'attachement au devoir, de fidélité jusqu'à la mort aux engagements pris.

Les périodes troublées de la guerre, de l'occupation ennemie, de la libération du territoire ont contribué à désaxer notre jeunesse ; elle a besoin de guides, d'éclaireurs ; elle en trouvera de sûrs en nos amis qui ont fait preuve de force d'âme, de ténacité, de persévérance dans la voie du devoir malgré les difficultés, jusqu'au sacrifice suprême.

C'est déjà sous l'impulsion de Weyers et de Losa que, durant la guerre, des jeunes gens de chez nous se sont dressés devant l'ennemi et affrontant questions, tortures et condamnations iniques, se sont montrés dignes de leurs chefs ; nous avons connu de ces braves jeunes gens, pousser l'héroïsme et le renoncement jusqu'à s'accuser eux-mêmes pour sauver de la peine capitale des amis trop chargés devant les tribunaux militaires allemands.

Cela fait honneur à notre jeunesse belge... Mais la guerre n'est pas finie... puissions-nous retrouver de plus en plus dans nos jeunes gens les mêmes vertus, la même force d'âme, le même idéal.

Si notre pauvre monde a besoin de se retremper, de se régénérer, de se rétablir sur des bases morales et surnaturelles, c'est uniquement par la jeunesse que cette réforme s'accomplira.

Des exemples concrets doivent la soutenir, l'élever jusqu'à l'héroïsme.

A nos jeunes qui devront rester honnêtes dans un monde où la soif de l'or domine,

qui devront rester purs dans un monde où la fringale des plaisirs est l'unique centre d'intérêt,

qui devront être forts dans un monde où le laisser-aller et la loi du moindre effort est de mise,

il faudra de l'héroïsme.

On forme des héros, en proposant des héros.

Cher Monsieur Robin, votre œuvre répond à ce besoin, je vous en félicite.

En votre ouvrage, je suis heureux aussi de découvrir l'âme des vrais résistants. Puisse votre œuvre ranimer le courage et la fierté de tous ceux qui, comme Albert Losa et Henri Weyers, ont tout sacrifié pendant l'occupation ennemie à la Noble Cause.

Les écarts de certains politiciens et de pêcheurs en eau trouble ont déformé la belle figure des résistants belges, à tel point que parfois (bien à tort évidemment) on serait tenté de regretter d'avoir été des résistants...

Mais le souvenir de nos activités de guerre et les récits tels que ceux que vous nous faites nous remettent dans la saine atmosphère du vrai patriotisme et de la vraie résistance : celle des travailleurs, des vaillants, de ceux qui n'ont pas peur de la peine, de l'effort, qui ont été et qui veulent rester propres, et qui comme Losa et Weyers appliquent dans leur vie les nobles devises du Mouvement National Belge et du Mouvement des Croix du Feu :

« Semper fidelis patriae ad mortem. »

« Salus patriae suprema lex. »

Ces résistants-là, nous l'avons été, nous voulons l'être et le rester.

M. PATERNOTTE,

aumônier du M. N. B., Province de Hainaut.

Albert Losa



L'héroïque H2 du M.N.B.

Le front silencieux.

Le 20 juillet 1942, vers 9 heures du matin, ce n'étaient pas précisément des raisons d'ordre professionnel qui nous avaient conduit aux abords de la sinistre prison de Charleroi, devenue le refuge forcé du patriotisme malheureux.

Il était bien question alors de l'exercice de notre beau métier, galvaudé, prostitué, par les mercenaires sans honneur de la Propaganda-Abteilung !

D'ailleurs, d'autres petits groupes de parents, portant au cœur la même angoisse mêlée d'espoir, se remarqueaient également de-ci, de-là, sur les quais de la Sambre, ou dans les rues voisines, le regard obstinément braqué sur la grande porte de fer qui ne s'ouvrait pas assez vite au gré de leur visible impatience.

Un procès allait avoir lieu, dont le secret s'était rapidement colporté de famille en famille. Un procès qui allait jeter devant le sanglant « Kriegsgericht » de Charleroi, une pleine fournée de patriotes.

Bientôt, les lourds battants de la sinistre porte tournèrent sur leurs gonds et, encadrés d'une dizaine de feldgendarmes au masque dur, apparut ce groupe de bons Belges. Ils étaient vingt-quatre. Des hommes. Des policiers. Des étudiants de l'Université du Travail. Au premier rang, les menottes aux poignets, un gaillard bien planté, de fière allure, marchant d'un pas décidé comme s'il voulait entraîner ses vingt-trois camarades au combat.

De fait, c'était à une rude bataille que ces hommes, que ces enfants marchaient à travers les rues de la ville. Un combat dont l'enjeu était pour certains, leur tête, pour d'autres, leur liberté. Un duel plutôt à armes inégales qui devait mettre aux prises, d'une part, des patriotes armés de leur seul amour du pays et de ses libertés piétinées, d'autre part, des reîtres casqués pouvant puiser à pleines mains dans l'arsenal d'un code militaire germanique qui ne connaît ni le droit, ni la pitié.

Le patriote, enchaîné comme les trois autres détenus qui marchaient en tête de ce petit cortège, était Albert Losa.

Comme guide du deuxième rang, un homme d'âge mûr déjà, portant lunettes, coiffé d'une casquette grise ; une cigarette aux lèvres : Henri Weyers.

Quatre fois, au cours de cette journée, ce groupe éminemment sympathique qu'encadraient toujours les feldgendarmes casqués, traversa la ville de bout en bout, entraînant dans son sillage le petit monde des parents essoufflés et la foule des Carolorégiens qui grossissait à mesure qu'on approchait de l'Hôtel de Ville... ou de la Prison, les deux stations terminus de ce calvaire.

Albert Losa

L'ingénieur-technicien-électricien Albert-Nicolas Losa, né à Lille le 18 septembre 1900, habitait depuis le 11 mai 1935 au n° 123 de la rue des Déportés, à Lodelinsart. Caractère droit comme une lame d'épée, âme généreuse, cœur toujours ouvert aux meilleures causes. Un ardent. Un combattif. Un tempérament de chef. Un patriote qui ne pouvait souffrir de rester inactif quand son pays natal ou adoptif est en danger.

Pendant l'autre guerre — celle qui devait être la dernière — il se jette déjà à corps perdu dans la bataille silencieuse. Il est bien jeune pourtant, mais la valeur n'attend pas le nombre des années. Ses prouesses ne se comptent plus ; elles aboutissent même au camp d'internement de Hambourg. Il s'évade, traverse l'Allemagne à pied, mourant de faim au point qu'il mange son ceinturon, mais se soutenant à force de volonté et d'énergie. Il arrive ainsi en Suisse, d'où il est rapatrié.

C'est l'armistice. C'est la paix... Pas pour longtemps. En 1920, Abd-el-Krim se soulève contre la France. Losa part comme officier pour le Rif, d'où on l'évacue, le crâne ouvert...

Puis, c'est ce qu'il aurait pu nommer la parenthèse de l'Entre-deux-Guerres qui se prolonge jusqu'en 1939, date à laquelle il est rappelé sous les drapeaux comme officier de réserve. Libéré provisoirement, il ne fait pas la « Drôle de Guerre ». Mais le 15 mai 1940, il rentre, se bat et se retrouve à Cherbourg en même temps que l'Allemand. Sa présence d'esprit le sauve de la captivité. En compagnie de deux médecins bruxellois, il rentre en Belgique par la route, sur des vélos que le trio avait « réquisitionnés ».

Où apparaît H 2

Chateaubriand a écrit quelque part que « les événements font plus de traîtres que les opinions ». Ce n'est que trop vrai, hélas ! Nous venons encore d'en faire l'expérience. Mais le contraire aussi mérite la même créance. Car ces mêmes événements suscitent également des héros magnifiques qui prétendent vouloir dominer les contingences du moment, ou tout au moins ne pas s'y laisser asservir. Losa fut de ceux-là.

Dès les premiers jours de l'occupation, le Mouvement National Belge (M. N. B.), voyait le jour à l'Alma Mater de Louvain, aux seules fins de saper l'action de l'occupant et aider nos Alliés à reconquérir notre indépendance et nos libertés cruellement vinculés par un ennemi « si correct », disaient, à l'époque, les naïfs ou les aveugles.

Losa s'y enrôle presque aussitôt, en décembre 1940, devenant ainsi un des tout premiers chainons du groupe de Charleroi, sous la matricule de H 3.

Son cran matiné de prudence le fait remarquer de ses chefs. Il prend du galon, il fait partie du premier Comité du Hainaut et devient l'adjoint du chef provincial que, pour plus de prudence, nous désignerons sous le faux pseudonyme de « Monsieur X ».

Losa n'est plus H 3. Il est devenu H 2 pour les seuls initiés.

Ensemble X et H 2 font de très bonne besogne. Ce sont deux collaborateurs d'élite, unis comme les doigts de la main, deux grands amis. Mieux, deux frères.

La guerre secrète, le front souterrain, la bataille silencieuse n'ont bientôt plus de secrets pour l'ardent Losa. Il n'est nulle part et on le voit partout, organisant des groupes de résistance, recrutant, conseillant, passant les consignes, rétablissant les liaisons là où la Gestapo a fait des « coupures », assurant la distribution du clandestin *La Voix des Belges*, organe secret du M. N. B. que souvent il va lui-même chercher à Bruxelles. Quarante kilos de journaux parfois sur son vélo qu'il pousse sur les grands chemins infestés de gestapistes... et pavés de mauvaises langues.

Dépannage...

Faut-il dire qu'il néglige totalement ses propres affaires et ses dépannages de postes radiophoniques ?

— Mais tu ne fais plus rien à la maison et les clients me « persécutent » ! lui dira un jour sa compagne, qui, longtemps, ignore tout de l'activité clandestine de son mari.

Il s'agit bien de clients et de leurs appareils !... Un dépannage beaucoup plus important est à faire : celui de nos libertés. Et H 2 y consacre tout son cœur.

— Les clients n'ont qu'à attendre... Quand j'aurai le temps !...

Ce temps, il ne l'aura jamais.

Lui faut-il un cachet pour authentifier une fausse carte d'identité ? Il le fabriquera lui-même, passant toute une journée pour le dessiner, le graver, recommençant cent fois, s'il le faut, jusqu'à parfait résultat.

Le lendemain, c'est la nouvelle que la Province est coupée du Directoire. La Gestapo a fait des coupes sombres dans le M. N. B. qui est presque décapité. X et H 2 ne connaissent plus qu'une adresse. Celle d'un chef — un coiffeur — dont le frère vient d'être conduit à Saint-Gilles et qui, lui-même, tient le lit. La liaison doit être rétablie à tout prix. Aussi Losa s'embarque-t-il pour Bruxelles, bien décidé à réussir ce dépannage d'un nouveau genre.

A proximité du salon de coiffure, une auto fort suspecte contenant des individus qui ne le sont pas moins, stationne devant un café.

Ça sent le gaz... ou, si vous voulez, la Gestapo.

Qu'importe ! Losa verra le malade et rétablira le circuit.

— Mais savez-vous que ma maison est cernée ?

— Je le sais...

H 2 prend néanmoins tout son temps et ne videra pas les lieux avant de connaître tout ce qu'il doit savoir.

Il sort comme si de rien n'était. Les mains dans les poches. L'auto est toujours là, un homme penché hors de la portière. Losa prend le trottoir, s'éloigne. La voiture démarre. C'est la filature qui commence, avec l'arrestation au bout. Merveilleux de sang-froid, l'agent secret fait subitement demi-tour. Surpris par cette brusque manœuvre, le chauffeur perd un temps précieux pour virer. Pendant ce temps, H 2 s'est engouffré dans un café.

— Un Byrrh !... La cour !

— Par là, Monsieur, dit le garçon.

Losa voit un passage, une porte ouverte. Il s'y engouffre. Il se retrouve dans une autre rue... Un tram passe ; c'est le salut. A une autre occasion, Messieurs !...

Les Gestapaches n'en sont pas encore revenus.

Ces « occasions », elles se renouvellent souvent. Chaque fois qu'il le faudra, H 2 passera à travers les mailles du filet tendu par la Gestapo. Quand une « coupure » est faite dans la chaîne du M. N. B., quand un maillon est détruit par le Boche, c'est Losa qui est chargé du raccommodage. Souvent même dans les conditions les plus délicates, les plus périlleuses.

Il fut même un moment où presque tout le directoire fut arrêté, ce qui n'était pas sans laisser dans le plus grand désarroi les sections de la province. C'est alors qu'un autre organisme de la Résistance, qui venait seulement de voir le jour, ramassa, comme à la nasse, des contingents importants de M. N. Bistes, heureux, semble-t-il, de retrouver des chefs, des cadres, des directives...

Ce ne fut d'ailleurs qu'une épreuve comme tant d'autres. Le M. N. B. la surmonta vaillamment. X et H 2 furent parmi ceux qui rendirent à l'organisation toute sa cohésion, tout son dynamisme, toute sa discipline, toute sa puissance dans l'action, par sa volonté de vaincre et de surmonter tous les obstacles.

C'est même Losa qui réussit à faire la soudure, si longtemps souhaitée, entre le M. N. B. et l'A. S. (Armée Secrète) qui groupait les meilleurs éléments de l'armée belge restés au pays et à qui pesaient souverainement aussi et l'inaction forcée et la brutale domination de l'Allemand.

On retrouve d'ailleurs toujours H 2 au fort de la bataille silencieuse, portant des coups durs à l'ennemi, raffermissant les courages, galvanisant les énergies, organisant, dépannant, passant les consignes, rétablissant les liaisons coupées, assurant la distribution de *La Voix des Belges*, amassant des armes et des munitions. Se mouvant, en bref, comme un poisson dans l'eau, dans la stratégie, aux péripéties souvent tragiques, qu'impose la guerre secrète. Losa mène magnifiquement ce bon combat, alliant la prudence du serpent, la ruse du renard, l'audace du lion. Sa guerre, il la respire. Il la vit.

Il faudrait un livre pour conter dans ses infinis détails cette aventure prodigieuse et magnifique.

Un livre, un roman passionnant vécu qui comporterait un dernier chapitre finissant du reste fort mal.

II

Aux mains de la Gestapo.

Avril 42. Le M. N. B. pousse ses antennes parmi les étudiants enthousiastes de l'Université du Travail, à Charleroi. Un premier noyau se forme sous l'impulsion d'un jeune technicien qui connaît particulièrement Losa.

H 2 voit son chef et ami X.

— Mon groupe de l'U. T. est au point.

— Mais... ils sont bien jeunes !

Losa s'en porte garant.

— Leur patriotisme est à toute épreuve... Du reste, Weyers les a déjà immatriculés.

Ouvrons ici une parenthèse : Henri Weyers, employé des régies à Jumez, l'« X 30 » du M. N. B., qui fut condamné à mort et fusillé le 15 décembre de la même année, avait dans ses attributions l'immatriculation des affiliés que Losa et ses amis recrutaient.

X, le chef provincial, se fait quelque peu tirer l'oreille. « Ils sont si jeunes ! » D'aucuns n'avaient pas 18 ans ! Mais, tout de même, sur les instances de H 2, tous sont incorporés dans la patriotique maffia.

Malheureusement, le jeune ami de Losa se confie à un camarade, Jean Lermينياux, de Jamioulx, en qui il a pleine confiance. Son père n'est-il pas officier et prisonnier ? C'est une garantie.

Etre retors, déjà jouisseur malgré sa jeunesse, vivant dans un milieu familial qu'on n'avait garde de proposer en exemple de dignité patriotique — sa mère a été arrêtée à Bonneville après la Libération — Lermينياux n'a de cesse de courir, de voler même, au quartier-général de la Gestapo, pour « donner » ou plus exactement pour vendre et Losa et son trop confiant confident. Une dénonciation qui lui rapporte dans les 150.000 francs.

Le coup de filet ne tarde pas.

Losa et le jeune étudiant sont arrêtés le 18 mai. Malheureusement, ce dernier porte sur lui la liste des camarades recrutés par ses soins. Ils sont cuellis, le 27 mai, en plein cours, à l'Université du Travail.

Dans l'entre-temps, le 21 mai, Weyers avait été appréhendé à son tour.

C'est le verre en main que la Gestapo fête cette très substantielle victoire.

L'arrestation de H 2

Revenons au 18 mai.

Il est 5 heures du matin. Au 123 de la rue des Déportés, à Lodelinsart, tout repose encore. Brusquement, on sonne. A cette heure !... Losa se lève, ouvre la fenêtre. Ce sont des Allemands !

— Descendez tous et ouvrez !

Mme Losa prend le revolver d'Albert et un paquet de *La Voix des Belges* qu'elle dissimule sous son peignoir. Elle veut sortir par une issue. Elle ouvre la porte... et se trouve nez à nez avec deux Allemands qui avaient escaladé le mur du jardin. Malgré tout, elle réussit à jeter les objets compromettants dans le W.-C.

Cependant Losa avait ouvert la porte de rue.

— Nous vous arrêtons.

— Pour quel motif ?

— Vous savez bien ce que vous avez fait ; il y a deux mois que vous êtes filé.

Le mensonge est évident. S'ils tiennent Losa, c'est parce qu'il vient de leur être « donné » par Lermينياux. Mais, provisoirement, ils ont tout intérêt à cacher le fait à H 2, dans l'espoir — d'ailleurs illusoire — de le faire parler.

Mais Losa se borne à faire l'étonné, le surpris... l'innocent qu'on réveille à une heure indue pour lui conter des balivernes.

Perquisition. Rageuse, méticuleuse, méthodique. Tout y passe : vêtements, meubles. Tout le rez-de-chaussée. On ne trouve rien. Même déconvenue à l'étage, où tout est mis sens dessus-dessous.

Au grenier maintenant. Les argousins poussent un cri de triomphe : ils viennent de découvrir deux cartouches de dynamite et des détonateurs. Il y en avait d'autres, un paquet de sept à huit kilos. Les Allemands ne purent le découvrir. Il était d'ailleurs si bien caché que personne, même ses familiers, ne réussit jamais à le retrouver. X visita la maison de fond en comble, sans plus de résultat.

Cependant un Gestapiste avait inventorié le portefeuille de Losa. Il contenait le plan d'un champ d'aviation que l'on croit être celui de Gosselies, le développement d'un film portant un code de la R. A. F. et des indications de versements du fonds de solidarité M. N. B. D'autre part, un autre visiteur, que rien décidément ne dégoûte, a repêché dans le W.-C. le revolver et le paquet de *La Voix des Belges* qu'y avait jetés Mme Losa. C'en est assez, quoique les inquisiteurs espéraient beaucoup mieux.

A 8 h. 30, les Allemands se retirent, emmenant Losa qu'ils incarcèrent à la prison de Charleroi.

Comme un lion dans sa cage, Losa se trouve mal à l'aise dans sa cellule. L'espace lui manque. Il étouffe. Il y a tant de bonne besogne à faire, là, à dix pas, de l'autre côté du mur où l'on voit le ciel bleu, où les gens vont et viennent en toute liberté, où les trams passent avec un grand bruit de quincaillerie. Là, où l'on devine des êtres chers, des amis, aux aguets, l'angoisse au cœur.

Si encore il pouvait envoyer le plus petit message à l'extérieur ! Mais non. Il est au secret, il est « alles verboten », c'est-à-dire privé de colis et de correspondance dans les deux sens.

Sa première préoccupation sera d'essayer de rompre cet isolement, de forcer ce blocus dont il est l'objet.

La nécessité rend ingénieux, dit-on. Et le besoin crée l'organe. Cet organe sera vite trouvé : une vulgaire boîte à allumettes contenant un message, lancée par la lucarne de la cellule dans le parc à haricots du potager de la prison. Un gardien belge ou une bonne Sœur lève cette boîte aux lettres d'un nouveau genre : la liaison est établie avec l'extérieur. Losa ne s'en prive pas.

Nous avons pu feuilleter toute cette collection de messages, expédiés par cette voie, écrits sur les papiers les plus divers, qui portaient aux familiers du reclus l'expression de sa tendresse, ses consignes, ses espoirs les plus fous.

M. N. B. d'abord

Le sort, la sécurité du « mouvement », lui tenaille le cœur. M. N. B. d'abord, parce que Patrie avant tout.

Le « Mouvement », « son Mouvement », il l'a dans la peau. Il y pense sans cesse. Plus qu'à lui-même.

Il ne parle pas. Il ne veut pas parler. A son ami X, il écrit : « J'ai subi la douche écossaise et des coups tant que j'ai voulu. »

La question n'a pas d'effet sur son âme d'acier. Il a « un bœuf sur la langue » et le prétend garder jusqu'au bout. Les Boches ne sauront rien.

« Privé de la liberté, on est une pauvre petite chose, écrit-il encore, mais le devoir était là. »

A un certain moment, l'idée d'être rapidement délivré le hante. Cet espoir, nous l'avons retrouvé d'ailleurs dans d'autres lettres chères écrites à la même époque par un autre « politique ».

« J'espère qu'à la grande marée, nous serons délivrés par la côte. Un détachement doit être en mesure de prendre la prison d'assaut... »

Retenons que nous sommes en juin 1942 ! Vous avez lu : mil neuf cent quarante-deux !

Pauvre Losa ! Nous autres, nous pouvions attendre. Vous pas ! Ni Weyers non plus. Ni vos jeunes camarades, compagnons de votre infortune dont le sort est toujours incertain.

Le jugement

L'instruction est terminée. Losa n'a pas parlé. Il est resté muet comme un tombeau. Toutes les accusations que la Gestapo lui lançait à la tête, il les lui a renvoyées comme une balle de caoutchouc, avec le sourire. Quelquefois même avec cette froide ironie que le cerveau épais de l'Allemand ne saisit jamais. Mais il n'a rien dévoilé.

Le 20 juillet, on l'emmène à travers la ville avec vingt-trois autres camarades à l'Hôtel de Ville de Charleroi, où va se réunir le Conseil de Guerre. Deux seulement seront jugés : Losa, le chef et un des cadets de la bande, le jeune étudiant dont nous avons déjà parlé. Ses compagnons passeront leur temps à manger des cerises dans le couloir voisin, en la douce compagnie d'un petit peuple de parents qui ont pu s'infiltrer dans les corridors.

Procès jugé d'avance. Evidemment. Mais qui ne tiendra pas moins de deux audiences : l'une le matin, l'autre l'après-midi.

Au siège, cinq soudards, gras, replets, dont le grade ne nous est pas connu. Dévoilons leurs noms, cela pourra peut-être servir : Thiele, Munckel, Ahlers, Eisl et Zippel.

Ils retournent Losa sur le gril. Dans tous les sens. Notre héros ne lâche rien qui pourrait compromettre son organisation et ses adhérents. Il est superbe. Il tient tête magnifiquement à ces officiers qui n'ont de juges que le nom. Il crâne. Il défend encore son pays d'adoption martyrisé par leurs pareils.

Il doit pourtant bien avouer qu'il cachait de la dynamite chez lui, puisque deux cartouches et des détonateurs y ont été découverts en sa présence. Nier cela eût été absurde. Il avouera donc ce seul gros péché. Mais à l'exclusion de tous autres davantage mortels.

Les juges n'auront donc que ces deux cartouches à se mettre sous la dent.

— Et que vouliez-vous faire avec cette dynamite ? lui demande un des officiers du siège.

— Des nouilles !

Réponse gavrocharde, magnifique, qui campe bien Losa.

L'interprète, Mme Haneuse, se tient les côtes. Les juges sont cramoisés. Losa, lui, demeure imperturbable, un fin sourire naissant sous sa moustache.

— Et vous n'avez aucun regret ?

— Oui, celui de voir perdre de la si bonne marchandise !

Il est 5 heures. La foule des curieux grossit de minute en minute sur les places Charles II et du Manège, dans les rues Turenne et du Dauphin. Vingt-quatre familles au grand complet sont naturellement présentes. On voit le traître Lermينياux rôder parmi ces braves gens. Le procès l'intéresse également. Pourtant, il a déjà reçu ses trente deniers.

Cependant, un avocat berlinois, commis d'office, essaye de fléchir le Conseil. En vain. Les juges ne l'écoutent même pas. L'un d'eux bâille à se décrocher la mâchoire. La cause est entendue. Très court délibéré.

Verdict : Losa est condamné à mort pour... trahison. Son jeune compagnon à 7 ans de détention.

« Pour trahison ». Il faut encore que le bourreau insulte sa victime. A l'énoncé de l'arrêt, Losa reste impavide.

Nous le voyons encore sortir de la salle d'audience, le sourire aux lèvres, alors qu'on l'engouffre dans une voiture qui le ramènera à la prison.

Ses vingt-trois camarades retraversent une fois de plus la ville, encadrés des feldgendarmes. La foule les accompagne, leur jette des fruits, des cigarettes. Ils font signe de la main à tous ceux qui se bousculent pour les approcher. A leurs pauvres parents surtout, que cette journée a brisés.

Le petit cortège passe dans la rue A. Pater. Tous les collaborateurs et le personnel de l'infâme *Gazette de Charleroi* sont là aux fenêtres, sur le pas de la porte. Quelqu'un leur crie : « Voilà une chose dont vous ne parlerez pas ! »

Devant la prison, la foule est dense, frémissante, émue. Le sinistre porche va avaler tous ces jeunes patriotes.

Une femme leur crie : « Vive la Belgique ! » Un homme : « Courage, les petits, on les aura ! »

La porte se referme. Cette brave, belle et chère jeunesse, qui s'est si héroïquement sacrifiée, siffle, gouailleuse, le *Tipperary* et entonne par après la *Brabançonne*.

Quel exemple magnifique, donné au pays, en cette vigile de notre fête nationale !

III

Semper fidelis patriae ad mortem.

La condamnation à mort d'Albert Losa n'a nullement affecté son moral, qui reste figé, malgré tout, au beau fixe. Cet homme, ce géant, fut tout simplement sublime devant ses juges. Il ne l'est pas moins, face à lui-même, entre les quatre murs de son étroit in-pace.

C'est dans l'adversité que se mesurent les caractères et se jaugent les âmes. A ce point de vue, la prison sous le régime allemand, fut un de ces magnifiques creusets où se trempèrent, se révélèrent les éternelles qualités de la race. Ce fut aussi une école, une chaire vibrante d'où tant de héros, plus malchanceux que malheureux, enseignèrent à leurs compatriotes la foi dans une juste cause, l'espérance dans la Victoire, le grand amour de la Patrie sur l'autel de laquelle ils se sacrifiaient avec le sourire.

Losa fut un de ces forts, un de ces éloquents professeurs d'énergie. Il sait que douze balles ont été fondues pour lui. Il n'y pense même pas. Ou si peu. Il ne se laisse pas abattre par la terrible perspective, par la redoutable échéance. Il reste debout. Superbe de courage, de calme, de sérénité et de sang-froid.

A son ami Weyers, qui à ce moment peut encore espérer il écrit sur un bout de papier qui a servi à emballer un fromage :

— *Je n'ai plus d'espoir. Mon avocat n'est pas venu... Tant pis... Alea jacta est. Il n'empêche cependant que j'ai fait bonne figure devant le tribunal. Semper fidelis patriae.*

Cette formule latine qui traduit son immense amour de la Patrie, nous la retrouvons au bas de chacun de ses billets, toujours écrits d'une main qui ne tremble pas.

Toute sa vie le prouve : il n'a pas besoin de l'écrire pour qu'on le sache : Losa fut irréductiblement fidèle à la Patrie.

Deux gros soucis hantent cependant toujours son esprit : sa famille, le M. N. B. Lui aussi a deux amours. Mais de sa propre personne, il ne se soucie nullement.

Le tombeau du secret

Il n'a pas parlé. Il n'a rien révélé. Le secret de son organisation repose toujours dans le tombeau de sa conscience. Il sait, d'autre part, que dans la prison on surveille davantage ses faits et gestes. On lui

flanque des « moutons » dans les jambes. Mais il les évente tout de suite. Etant le seul sur qui il peut compter, il montera donc la garde lui-même autour de sa propre personne. Il ne faut pas, il ne veut pas que remonte à la surface la moindre épave, le plus léger indice dont se serviraient ceux qui le guettent pour découvrir le précieux fil d'Ariane qui les conduirait tout droit dans le labyrinthe clandestin de l'Organisation.

Garde vigilante. De tous les instants. Que sa conscience, toujours en alerte, ne prendra jamais en défaut.

Ses amis forment l'audacieux projet de lui rendre de force la liberté. La guerre secrète, comme la guerre tout court, comporte également l'audace comme moyen tactique, et comme premiers objectifs, des fins qui paraissent à première vue tout simplement irréalisables. C'est encore le cas. Si pendant l'occupation, il était très facile d'aller en prison, plus malaisé était d'en sortir. Surtout quand les Boches vous ont fixé certain rendez-vous, avec un officier et douze hommes armés, dans une carrière à Loverval.

Le feldwebel Naubereit, surnommé le « Chinois » par les parents des détenus qu'il s'amusait à terroriser, Naubereit, le directeur au cœur de pierre du quartier allemand de la prison, fait bonne garde autour de ses pensionnaires. Et Kiesselbach aussi, le très mielleux interprète. Et leurs gardes-chiourme encore, postés au détour de chaque couloir, la mitraillette au poing.

D'autre part, l'enceinte d'une prison ne ressemble pas tout à fait à la clôture d'un poulailler. L'expédition n'est pas aisée. Mais tout bien pesé, les conjurés pensent pouvoir réussir. Il y a des risques. Evidemment. Le jeu, cependant, vaut la chandelle.

Losa devra donc sauter le mur comme un soldat en bordée. Encore faut-il un tremplin pour bondir ainsi vers la liberté.

Il y en a un tout fait, à l'intérieur même du sinistre bâtiment : l'infirmerie. Il n'est pas d'habitude que les malades fassent un cent mètres et de l'alpinisme. L'endroit est donc moins bien surveillé. Le tout est de s'y faire admettre. Mais pour obtenir l'exeat du médecin, il faut tout de même autre chose qu'un rhume de cerveau.

Ses amis ont pensé à tout. Par une voie éminemment non officielle, ils font tenir à H 2, avec la manière de s'en servir, des petits paquets contenant une certaine poudre. Dès son absorption, le patient gagne l'apparence d'une maladie qui nécessite logiquement le transfert à l'infirmerie. Dans ces conditions, ce ne serait plus qu'un jeu de faire le reste.

Les conjurés, disons-nous, ont pensé à tout. Sauf... à la faction que Losa monte lui-même autour de sa conscience.

La proposition qu'on lui fait est séduisante. Il a tout à gagner. Rien à perdre. Il réfléchit. Tant et si bien qu'une obsession le hante. Les « paquets » vont lui donner une fièvre de cheval. Et alors ? Si dans son délire, il parlait ?... Si son secret s'évadait, à son insu, du coin de sa conscience où il l'a soigneusement enfoui ? Non. Il ne peut pas accepter. Il préfère refuser la perche qu'on lui tend.

N'est-il pas beau comme l'antique ce geste cornélien d'un homme bien portant qui sait qu'il va mourir ?

Je suis heureux !

Un jour, deux jours s'écoulaient. C'est précieux vingt-quatre heures, quand on sait qu'on n'en a plus beaucoup à vivre. Losa prie beaucoup. Il s'en remet à Notre-Dame et à la Providence. Mais cela ne l'empêche pas de penser beaucoup à sa compagne, à ses amis. A Weyers également, l'actuaire du M. N. B., de qui il reçoit des billets accusant nettement tel et tel, parmi les inculpés, de les avoir trahis. Losa le sait mieux que quiconque, mais il préfère ne pas faire chorus avec son lieutenant. Il l'encourage plutôt dans sa résistance passive ; il lui fait espérer des jours meilleurs...

Merveilleux de sang-froid, il écrit à son chef et ami X :

— *Si mon recours en grâce est rejeté, prie pour moi comme je prie pour toi. Je suis heureux quand même.*

« Je suis heureux quand même. » L'immense satisfaction du devoir accompli et la résignation à la volonté de la Providence lui ont mis au cœur cette paix, cette sérénité qui se reflète en chacun de ses derniers billets.

Le lendemain, il est presque fixé. C'est d'une âme tout aussi tranquille qu'il écrit à Mme Losa :

...L'avocat m'a demandé si je n'avais pas de recommandations à faire. Il m'a annoncé que mon recours en grâce est rejeté parce que je n'ai pas voulu dévoiler les secrets du mouvement. Pour qui me prennent-ils ? Ma grâce à ce prix, je n'en veux pas.

...Semper fidelis patriae. »

A son chef X, il écrit encore :

— *...Je n'attends qu'un miracle... Le jour de ma condamnation, je ne faisais pas mauvaise figure avec mes menottes. J'espère pouvoir conserver la même attitude devant le peloton...* »

Losa a vécu, s'est battu comme un brave. C'est en soldat aussi qu'il veut mourir. En soldat tombé, mais non vaincu, qui veut, malgré tout, en imposer à l'ennemi. Jusqu'à la dernière seconde de sa vie.

Dans un autre billet, il écrit encore à Mme X :

— *...Je prie Dieu pour qu'Il m'assiste et préserve Jeanne (sa compagne, sa chère Pitchke), je la presse sur mon cœur. Je crois que ce sera pour bientôt, car ils n'ont pas l'habitude d'attendre longtemps. Une dernière fois, je te recommande de veiller sur le mouvement. Que Dieu nous accorde sa garde. Semper fidelis patriae...* »

Dans l'entre-temps, Losa a pu recevoir trois visites, trois courtes visites en présence de l'interprète Kiesselbach : le 23 juillet, celle de sa compagne ; le 24, celle de son frère ; le 28, veille de son exécution, celle de Mme Vanderborght, la mère de sa chère Pitchke.

Dernières volontés

Les jours, les heures se précipitent. Le sablier se vide implacablement. Le 28 juillet, veille de sa mort qu'il sait imminente, il écrit à sa femme une longue lettre, débordante de tendresse et de foi. Puis ce court billet dans lequel il condense en quelques lignes le trop-plein de son cœur :

Ma chère Jeanne,

J'ai eu le bonheur de recevoir la Communion avant mon décès. Sois heureuse, ainsi que tes parents, c'est mon dernier vœu. Je t'embrasse tendrement comme je t'aime, ainsi que ma filleule.

Tout à toi,

ALBERT.

J'ai appris par ta mère toutes les démarches faites par toi et Marie, et t'en remercie. Remets-leur mon souvenir avec mes amitiés.

ALBERT.

Le même jour, par une voie clandestine cette fois, il adresse encore un message commun à sa compagne — sa chère Pitchke — et à son chef et grand ami X. Nous avons cette lettre sous les yeux, griffonnée au crayon violet sur un bout de papier vulgaire qui a dû servir à emballer nous ne savons quoi.

L'écriture est ferme, bien régulière. La lettre paraît avoir été écrite d'un jet. Elle constitue en quelque sorte son testament. On ne peut la lire sans émotion :

Le 28-7-42.

Pitchke, X.

Je suis arrivé à mon dernier matin et mes pensées vont vers vous tous. Je vous lègue comme dernier souvenir ma pochette et mon agenda. Je l'avais tenu en premier lieu jusqu'à fin juillet et ai ajouté après le mois d'août ce que, dans mon esprit, je croyais ne pas devoir servir, ayant espéré que pour le 31-7 nous serions délivrés. Hélas ! vous ne l'êtes pas encore. Dieu veuille vous apporter bien vite la paix. Je vous quitte l'âme sereine, car j'espère pouvoir paraître devant Dieu en état de grâce, car ce jour l'on est venu me demander si j'étais catholique. Est-ce pour demain ?

Mon Père que Votre volonté soit faite et non la mienne. X, j'espère que ton amitié se continuera à Jeanne comme j'aurais voulu que la nôtre continuât. Je n'ai que le regret de ne pas l'avoir connue plus tôt.

Dans mes heures d'espérance, j'avais fait le croquis d'une Vierge à la Rose, après avoir lu la vie de Sœur Marie-Rose du Canada, je

lui avais dédié cette esquisse faite sans retouche, avec mes ferventes prières, pour que je puisse lui consacrer encore des années à son adoration. Sur ma pochette, j'ai inscrit une maxime, pour lui prouver mon amour éternel. Que cela lui serve de viatique dans le courant de sa vie, et lorsqu'un chagrin viendra l'assaillir qu'elle pense que je l'ai aimée et que jusqu'à la dernière minute, j'ai pensé à elle.

J'ai demandé que les quelques objets qui m'ont appartenu, et qui sont ici, au greffe, lui soient remis ainsi que le solde de mon argent, qui se monte à 198,50 fr. ; que son chagrin de m'avoir perdu s'efface en songeant que mourir pour son pays est un sort enviable.

Si plus tard un honneur m'était rendu, je désirerais que ma Jeanne en fût la bénéficiaire, car elle montra son courage à la mauvaise heure. Dieu vous protège tous, ainsi que vos familles.

Adieu, ALBERT.

Semper fidelis patriae ad mortem.

A sa devise favorite, Albert a ajouté deux petits mots qui en disent long sur son calme : *ad mortem* — jusqu'à la mort.

Losa fut, en effet, fidèle à sa Patrie jusqu'à la mort.

Quel exemple ! Quelle leçon pour tant de nos concitoyens qui mesurent leur patriotisme au volume de leurs misérables petits intérêts particuliers ou au poids de la ration de beurre.

H 2 sera d'ailleurs plus admirable encore au cours de sa dernière veillée et en face du poteau.

IV

Gethsémani.

Le 28 juillet, à 10 heures du soir, six hommes sont réunis dans la cellule de surveillance, située au rez-de-chaussée de la prison. Cinq uniformes avec le petit oiseau brodé sur le sein gauche : le juge Thiele, le Gerichsinspektor Eisl, l'Inspektor Rehn, Nauberheit, surnommé « le Chinois » et l'interprète Kiesselbach. Une soutane : M. l'abbé Verhaegen, le dévoué aumônier du quartier belge de la prison.

Quelques minutes plus tard, un homme, flanqué de deux soldats, pénètre, la tête haute, dans ce singulier salon. C'est Losa.

Sans plus attendre, Thiele lui annonce que son pourvoi en grâce est rejeté et que l'exécution est fixée au lendemain matin, à 6 heures.

Cinq paires d'yeux le dévisagent, épiant ses moindres réactions. Le prêtre, lui, qui le voit pour la première fois, le couve d'un regard paternel exprimant à la fois la plus paternelle bonté, la plus grande admiration. Le nouveau venu est sympathique. En outre, c'est un patriote. Un homme qui va mourir... Une âme qu'il doit préparer à faire le grand saut dans l'Eternité.

Losa écoute avec attention la lecture de l'arrêt qui fait de lui un moribond pleinement conscient de son excellente santé. Il demeure impassible. Pas un muscle de son visage ne se crispe.

— N'avez-vous aucune requête à faire ? lui demande le juge.

— Non, Messieurs, je vous remercie... répond très courtoisement Losa qui salue ensuite d'une inclination de tête et se retire, emmené par ses gardes.

Les Allemands sont visiblement décontenancés. Ils s'attendaient à mieux. Ils espéraient sans doute que, pour gagner du temps, Losa leur aurait lâché ne fût-ce qu'un bout de secret. Au contraire, le condamné leur avait appliqué sur le visage le soufflet d'une très polie fin de non recevoir.

On vit alors Nauberheit, un sourire mauvais aux lèvres, s'approcher de Thiele et lui faire une proposition que celui-ci n'accepte qu'avec un scepticisme évident. On saura un peu plus tard à quoi rimait cette intervention du feldwebel.

Cependant Losa avait été enfermé dans une cellule spéciale. L'antichambre de la mort. L'aumônier l'y rejoint presque aussitôt avec Kiesselbach. L'obscurité totale y règne. L'interprète craque une allumette dont la flamme projette sur les murs gris de fantasmagoriques ombres chinoises. En vain et pour cause : il n'y a pas de manchon au gaz. Un soldat apporte un bec tout monté que Kiesselbach veut fixer au tuyau. Mais il est tellement impressionné qu'il n'y parvient pas. Il fallut que Losa lui prît l'appareil des mains pour l'adapter lui-même et obtenir la lumière désirée. L'inspecteur Rehn, qui a assisté à la scène du bec de

gaz, a les larmes aux yeux. De son côté, l'interprète se met à la disposition du condamné pour lui offrir tous les services qui sont en son pouvoir. Il lui offre des cigarettes. Losa les refuse. Il préfère sans doute celles que l'aumônier a tirées de sa poche. Bien qu'elles soient de la même marque, il sait qu'elles seront meilleures.

Les Allemands se retirent :

— Ils sont plus émus que moi, remarque Losa à l'aumônier. Je suis seulement heureux comme tout de n'avoir rien accepté d'eux...

Deux hommes sont maintenant face à face. Un homme qui va mourir. Un prêtre qui doit le préparer à paraître devant un autre juge, le Juge réellement suprême et juste.

Les deux hommes s'assoient. L'aumônier hasarde un mot. Losa l'interrompt aussitôt d'une voix étouffée, cependant qu'il se couvre le visage des mains :

— Laissez-moi me ressaisir un instant... Vous comprenez... après la nouvelle que je viens de recevoir...!

Le prêtre demande à Dieu de l'inspirer. Puis il s'informe :

— Est-ce que vous avez demandé un prêtre ? On m'avait dit que vous n'étiez pas chrétien ?

— C'est une erreur. J'ai toujours été croyant. Ma mère était une sainte. Elle m'a placé dans des écoles chrétiennes. A Courtrai d'abord, chez les Frères. Puis à Louvain, chez les Joséphites. Mon oncle, Dom Losa, est bénédictin à Lophem. La vie m'a détourné des pratiques religieuses. Mais en 40, lorsque les armées belge et française se sont effondrées, presque sans combat, j'y ai vu le doigt de Dieu, je suis revenu aux habitudes de mon enfance et de ma jeunesse, et je m'offris à Dieu pour le salut du pays. D'ailleurs, depuis mon arrestation, c'est moi qui entraînais au chapelet mes compagnons de cellule ; ça reconforte et ça entretient le moral.

La glace est rompue. Ce sont maintenant deux amis qui conversent en tête-à-tête. Comme dans un salon.

Le sublime dialogue

L'entretien bifurque. Losa confie à son interlocuteur que son père fut attaché militaire français à Bruxelles en 1903, et qu'au cours du procès, les Allemands lui reprochèrent d'avoir, lui Français, apporté le trouble en Belgique.

— J'ai séjourné pendant trente-sept ans en Belgique, leur répondis-je. J'y ai reçu mon instruction et mon éducation, je puis donc me considérer comme Belge... Ils n'ont pas insisté.

Losa raconte alors avec force détails les tours pendables qu'il joua aux Boches, déjà au cours de l'autre guerre, alors qu'il était adolescent, ses premières armes dans l'armée souterraine du service de renseignements, sa captivité en Allemagne, son évasion que nos lecteurs connaissent.

— Cette fois-ci, j'aurai moins de chance. Il est vrai que j'ai été trahi... et par un Belge encore !...

Ces derniers mots sont prononcés avec une immense amertume.

L'aumônier les saisit au bond pour enchaîner :

— C'est une ressemblance de plus avec Notre Seigneur. Comme Lui, vous avez servi par l'action comme Lui, vous avez eu votre Judas. Comme Lui, sonnera bientôt l'heure de votre Passion...

Le sacrifice, Losa l'a déjà fait sur l'autel du tribunal de guerre.

— Tout de suite, dit-il, je me suis rendu compte qu'il y allait de ma vie. Les Allemands voulaient faire un exemple. C'est moi qu'ils ont choisi. Je n'ai pas d'enfants comme d'autres, aussi me suis-je appliqué à attirer sur ma tête toutes les préventions et me suis-je laissé accuser de beaucoup de choses dont je ne suis pas coupable. Je l'ai fait pour décharger et sauver mes camarades. A presque toutes les accusations, j'ai opposé un silence hermétique...

— En cela également, répond le prêtre, vous avez imité le Christ qui se taisait pendant qu'on l'accusait et réclamait sa condamnation au dernier supplice...

— Je m'attendais à être condamné à mort, continue Losa. C'est d'ailleurs une éventualité à laquelle je me suis préparé de longue date, au cours des missions que j'ai remplies à diverses époques de mon existence mouvementée.

M. l'abbé Verhaegen lui parle des interventions auxquelles il fut mêlé pour le sauver. Losa le savait déjà, par ses proches.

Il le remercie et lui fait cette confidence surprenante :

— Cet après-midi même, vers 5 heures, je me suis couché et j'ai dormi. Pendant mon sommeil, j'ai fait un rêve qui m'a beaucoup frappé : J'ai vu le Christ attaché à la Croix. Non pas un crucifix inerte. Mais un Christ vivant dont le sang coulait par toutes ses plaies. Et dans mon rêve, j'ai compris que le moment était venu pour moi de souffrir et de mourir comme le divin Maître...!

Ce n'était qu'un rêve. Nous voulons bien. Nous ne sommes pas obligés de croire à la prémonition. Mais tout de même, avouons qu'il y a là tout au moins une très étrange coïncidence.

Cet entretien, ce sublime dialogue continue sur le même ton.

Le prêtre bénit la grâce que Dieu a faite à cet homme et en vient tout naturellement à parler du sacrement de la Pénitence.

— Y a-t-il longtemps que vous vous êtes confessé ?

L'aumônier n'a pas terminé sa question que Losa tombe à ses genoux, pleure, sanglote longuement au souvenir de ses fautes et fait une confession admirable de franchise et de générosité.

L'abbé Verhaegen en était encore tout ému lorsqu'il nous rapportait cette scène édifiante.

Lorsque Losa se releva après l'absolution, il avait le visage tout transfiguré, tout rayonnant de bonheur.

— Maintenant, dit-il à l'aumônier, je peux mourir. Merci !...

— Continuez d'accepter cette mort avec toutes ses circonstances douloureuses, lui répond le prêtre, et vous irez droit au Ciel.

La béatitude se reflétait déjà sur les traits du condamné.

Le prêtre et l'homme récitent un chapelet. Ils décident ensuite de se séparer pour prendre un repos qui les rendra aptes tous deux à mieux supporter ce qui les attend le lendemain.

Ce jour-là même, puisqu'il est déjà plus de minuit.

Le chacal ivre

L'abbé s'est retiré dans une cellule voisine. Il s'est à peine étendu sur une paillasse qu'un bruit de bottes résonne dans l'escalier. Un saouillard le montait péniblement, marche par marche, hoquetant, pestant, jurant, se cognant contre le mur ou la balustrade de fer. Echappant même de

peu à la dégringolade. Quelques instants plus tard, l'ivrogne pénétrait dans la cellule du condamné.

Une conversation s'engage. Le ton s'élève. C'est la dispute. On reconnaît, à ses éclats, la voix de Nauberheit, le « Chinois ». L'ignoble feldwebel proposait à Losa de trahir ses camarades, de lui dévoiler les secrets de l'organisation, moyennant quoi il aurait la vie sauve.

Losa lui répond en allemand. Plutôt vertement. Il s'indigne qu'on lui fasse pareille malhonnête proposition. Il reproche au vilain bonhomme son état d'ébriété. Il le menace finalement de le jeter dehors.

Nauberheit ne se rend pas. Il se fait petit. Sa voix devient larmoyante. Il supplie presque Losa de prendre sa vie en considération, alors qu'il serait si facile d'obtenir sa grâce.

Le boucan s'éternise. Losa et le soudard crient à tue-tête. Tous les deux au plus fort.

Le « Chinois » comprend enfin qu'il n'y a rien à tirer de l'indécrottable Losa. Il bat en retraite. Lourdemment. En maugréant dans sa langue. Paraissant à demi-dégrisé, il s'éloigne dans l'escalier que martèlent ses bottes... Il est parti.

Cependant Losa, la rage au cœur, arpente sa cellule, comme un lion blessé. L'aumônier va le voir, parvient à le calmer et se retire. Le soldat de garde, qui a tout entendu, ne manque pas de lui exprimer toute sa réprobation.

— Ist es möglich ? — Est-ce possible ? répète-t-il.

Mais oui, tout est possible avec Nauberheit, ce Boche parfait. Même les incongruités les plus plates. On sait maintenant le sens de la proposition qu'il fit tout bas à l'oreille du juge Thiele dans la cellule d'attente. Il est 2 heures quand l'aumônier regagne sa couchette.

Enervé, il ne peut fermer l'œil. A 4 h. 30, il se lève, pousse la porte de la cellule du condamné. Losa dort paisiblement. Comme un juste.

V

Golgotha.

A 4 h. 30 du matin, alors que le soleil a déjà dissipé les ombres de la nuit, Losa dort paisiblement. Ce qui lui reste à vivre ne se compte plus que par minutes. Néanmoins, il repose. Comme au petit matin d'une journée parfaitement normale. D'une journée comme il en existe pour beaucoup d'autres trois cent soixante-cinq au calendrier.

— Laissons-le. Autant de pris ! se dit l'aumônier qui s'en va célébrer à la Chapelle des Sœurs.

Les Allemands avaient refusé à Losa la suprême consolation d'entendre une dernière messe. L'abbé Verhaegen la dira néanmoins pour le condamné devant une petite assistance de religieuses et de détenus qui s'uniront à ses intentions. Puis, serrant sur son cœur l'Hostie consacrée, le prêtre pénètre de nouveau dans le quartier allemand. Dans sa cellule, Losa attend son Dieu à genoux, appuyé à la table-lit. L'abbé l'exhorte à se mettre en parfaite union avec Celui qui est mort sur la Croix. L'un et l'autre récitent lentement, pieusement, les prières préparatoires à la Communion... Et Losa, ce moribond-bien-portant, reçoit le Viatique des agonisants, avec une joie non dissimulée, une ferveur sans pareille.

Pendant que Losa s'abîme dans son action de grâces, l'aumônier va déjeuner chez les Sœurs. Un quart d'heure plus tard, il est de retour. Losa, fort à l'aise, fume une cigarette. Sur sa table-lit, une tasse de jus et du pain de ravitaillement. Il n'y a pas encore touché.

— A quoi bon manger, dit-il à l'abbé, ce n'est plus la peine ! Pour ce qu'il me reste à vivre !...

— Vous avez tort, répond l'aumônier : à votre place, je prendrais quelque chose. Il faut être fort.

— Oh ! rétorque le condamné, en se redressant et en exhalant un petit nuage de fumée de sa cigarette, je suis assez fort, je me sens bien en forme... Puis, ajoute-t-il en plaisantant, autrefois on m'a appris qu'il faut manger pour vivre et non vivre pour manger...

— Il a plu, il fait frisquet. N'ayant rien dans le corps, vous pourriez être surpris par la fraîcheur du matin. Comme Bailly, dans la charrette...

Losa, brusquement, lui coupe la parole. Il se saisit du quignon de pain et le rompt avec énergie. Il ne veut pas que les Allemands l'accusent d'avoir tremblé, même si c'est de froid.

— Vous avez raison !... Et puis, il ne faut pas qu'ils puissent dire que cela m'a coupé l'appétit...

Cette fierté d'homme, cette pudeur de patriote, ce sens du devoir poussé jusque dans l'accomplissement de la chose la plus banale en soi, c'est du Losa tout pur. Ne vous semble-t-il pas que cette scène se déroulant dans des circonstances identiques que certaine autre plus récente,

a un autre relief de grandeur, un éclat plus merveilleusement lumineux que cette histoire d'omelette au lard réclamée au dernier moment ?...

Losa se sustente sans hâte. Comme on prend son petit déjeuner avant de se rendre à son bureau. Entre deux bouchées, il fait encore d'ultimes recommandations à son confesseur. Sa femme surtout fait l'objet de ses préoccupations in-extremis.

Le dernier voyage

Mais l'heure s'avance. Le sablier est presque vide. Un soldat entre. Il avertit l'abbé Verhaegen qu'on l'attend dans la cour. C'est le chauffeur allemand qui doit le conduire sur le terrain de l'exécution. On le fait monter dans l'auto. On avait pourtant bien promis à l'aumônier qu'il n'abandonnerait pas le condamné ; que celui-ci ferait, en sa compagnie, dans la même voiture, sa dernière course avant le grand voyage. Mais que vaut une promesse d'Ailemand ?

L'abbé n'a pas à discuter. Encore moins à protester. L'auto démarre et l'emmena. Où ? Il ne sait.

De loin, une autre voiture suit, emmenant Losa et ses gardes. Un fourgon, transportant des soldats et certain meuble ferme la marche de ce petit convoi qui passe inaperçu dans les rues de la ville et de sa banlieue qui s'ébrouent encore.

Route de Philippeville, Couillet, Loverval. Des campagnes souriantes, un bois plein des fraîches senteurs du matin. Un carrefour : une sentinelle bloque toute circulation. Un poteau indicateur ; une flèche : Villers-Poterie ! Un sentier sous les larges frondaisons, un terrain déboisé. C'est ici. Aux confins de Nalinnes.

Une ancienne carrière, remplie d'eau, bée comme un cratère. En avant deux monticules de terre de déblais. Entre les deux tumulus, un poteau fiché dans la glaise. A droite, un petit groupe galonné : les officiers du Tribunal de Guerre. Devant, à quinze pas, une douzaine de soldats casqués, l'arme au pied. Le peloton. Derrière ceux-ci, placés à l'intervalle d'une dizaine de mètres l'un de l'autre, une chaîne d'une soixantaine d'autres soldats, en tenue de campagne. Plus loin encore, trois brancardiers, portant le brassard de la Croix-Rouge.

Les acteurs sont en place. Avec les figurants. Le drame peut commencer. On n'attend plus que le héros de la tragédie.

L'air est doux, quoique un peu frais. La forêt frémit de toute la vie qui l'anime. Un vent léger fait courber la tête aux grands boutons d'or. Dans le ciel, sous la feuillée, les oiseaux tiennent leur premier grand conseil. Tout dans cette nature romantique chanterait la joie de vivre s'il n'y avait ce sinistre piquet... si ne s'y trouvaient ces hommes armés se préparant à un assassinat rituel.

Voici le condamné, les poignets serrés dans des bracelets d'acier. Deux feldgendarmes armés, le petit plat à barbe pendu au cou, l'accompagnent. Comme au départ de sa cellule, Losa les précède, d'un pas alerte, comme s'il voulait les entraîner. Un homme, un condamné qui veut montrer à ses bourreaux qu'il marche au supplice sans peur comme sans reproches. Un talus. Losa le franchit d'un coup de jarret. Ses deux gardiens glissant sur le sol humide manquent de s'étaler...

Un soldat libère le condamné de ses fers. L'aumônier s'approche. Losa sort de sa poche une photographie de femme et la lui remet :

— Je n'en aurai plus besoin désormais. Au lieu de la laisser s'abîmer, voulez-vous la remettre à ma femme, lorsque vous lui rendrez visite...

Puis, en levant les yeux au ciel :

— A présent, je suis détaché de la terre.

L'abbé l'encourage :

— Oui, ne pensez plus qu'au Ciel. Vous allez consommer votre sacrifice. Associé à celui du Christ, ainsi que vous l'avez compris, hier, dans votre songe, il pèsera plus pour la libération et le redressement du pays que toutes vos actions d'éclat. En mourant pour ceux qu'on aime, vous accomplissez un immense acte de charité dont Dieu tiendra compte. Ainsi, réjouissez-vous, vous aurez servi jusqu'au bout...

Losa sourit. Il comprend ce langage qui n'est plus de la terre.

— Mon Père, ne sachant comment vous remercier, je voudrais que vous me permettiez de vous embrasser ?

— Volontiers, répond le prêtre, mais auparavant, demandez encore une fois pardon de vos fautes.

A ces paroles, le condamné tombe à genoux et le confesseur, prononçant les paroles sacramentelles, dessine sur sa tête le signe du pardon et de la rédemption.

Minute qui dut être émouvante et dont les témoins casqués auront peut-être emporté le fruit.

Tout est consommé !

Cependant Losa s'est redressé d'un bond pour étreindre l'aumônier, le baisant sur les deux joues, avec effusion.

Lui rendant l'accolade, le prêtre dit :

— Je vous embrasse au nom de votre famille, de vos amis, de la Patrie belge reconnaissante.

— Merci, répond Losa, merci. Quelle gratitude je vous dois !... Vous m'avez fait un bien immense.

Pivotant sur lui-même, sans nervosité, il fait ensuite quelques pas et se trouve en présence des membres du Tribunal qui s'étaient avancés pendant la scène précédente. Sur l'ordre du juge Thiele, lecture est faite, en allemand, puis en français, du jugement et de l'arrêt d'exécution, signé : von Falkenhausen.

Puis en guise de conclusion ou caressant sans doute un vain espoir, Thiele demande :

— Avez-vous quelque chose à dire ?

Et ce fut la réponse catégorique, invariable : « Non », suivie de ces trois mots prononcés d'une voix ferme : « Je suis prêt ». Et de lui-même, sans qu'on le lui eût commandé, Losa s'avance jusqu'au poteau.

Les feldgendarmes l'ont suivi. Ils lui lient les mains derrière le dos, l'attachent au gibet et lui bandent les yeux. Voulant sans doute imiter jusqu'au bout le Divin Modèle, le supplicié ne dit mot pendant que s'achèvent tous ces préparatifs.

Le prêtre va à lui :

— Mon ami, vous êtes avec le Christ sur la Croix...

— En effet ! interrompt Losa.

Ce seront ses dernières paroles.

Mais le prêtre continue :

— ...de même que Jésus est entré par sa passion dans la gloire, ainsi, avant peu, vous serez près de Lui en paradis.

L'aumônier lui donne une ultime accolade, en disant :

— Dans un instant, Dieu lui-même vous recevra dans ses bras...

Puis il se retire.

Il semble que Losa veuille encore en imposer à l'ennemi. On le voit se redresser fièrement contre le poteau, en dépit de ses liens.

Mais un ordre bref est donné par l'officier commandant le détachement. Un cliquetis. Les fusils sont braqués, le petit œil rond des douze canons tourné vers le condamné. Les hommes ont le doigt sur la gâchette.

— Feu !

La salve éclate, dispersant les oiseaux abrités dans les ramures voisines. Les Allemands auraient pu épargner à Losa cette dernière horreur. Ils ont visé lâchement la tête et non le cœur. La boîte crânienne en morceaux, la cervelle giclant et se répandant sur le sol, le corps du martyr s'affaisse, retenu au poteau par les liens qui se tendent.

Tout est consommé !

Les infirmiers se précipitent, détachent le cadavre. Un médecin militaire constate le décès, tandis que l'abbé Verhaegen récite les prières des morts et bénit le corps. Un fourgon s'amène. On en sort un cercueil de bois blanc. Les restes mortels de l'héroïque H 2 y sont aussitôt déposés sur un lit de sciure, cependant que les témoins de la mort de ce brave se retirent, vivement impressionnés.

Comme la hyène dissimule dans le désert la dépouille de sa victime éborgnée, longtemps l'Allemand cachera l'endroit où il inhuma Albert Losa, ainsi que les corps de tant d'autres patriotes tombés sous les balles du peloton d'exécution. Il a fallu le vent de la Libération pour déchirer les voiles de ce mystère. Avec plus de 250 camarades, le corps de ce héros, de ce martyr, ...de ce saint, repose au charnier de la Serna, à Jumet, interdit jusqu'au 4 septembre aux regards indiscrets de quiconque qui ne fût Allemand.

Sa tombe porte le n° 1.

Jusque dans la mort, Albert Losa continue d'être le premier, le chef de file.

L'entraîneur.

Vie admirable. Épopée magnifique, belle comme une vieille légende.

Mort sublime dont nous ne pouvons perdre la leçon.

Par-delà le tombeau, la voix de Losa-l'Admirable accroche toujours le cœur. Et le fait battre davantage pour la Patrie, en même temps qu'elle élève l'âme dans la fidélité au devoir et la volonté de mieux servir.

Écoutons-la avec ferveur, cette voix d'Outre-Tombe et faisons-en rayonner l'enseignement magnifique.

Puisque les morts ne peuvent plus se taire,

Est-ce aux vivants à garder leur silence ?

Henri Weyers



et ses 22 compagnons

L'actuaire du M. N. B.

L'Allemand a liquidé Losa. Mais l'ombre du sublime H 2 plane toujours sur la hideuse Gestapo.

Non pas qu'elle soit mordue par le remords d'avoir abattu ce géant. Mais elle sait bien que le mouvement clandestin auquel le martyr a donné son cœur, son cerveau et son sang n'est pas mort avec lui. Elle tient encore dans ses griffes Weyers et ses vingt-deux compagnons. Surtout, elle ne tient pas les très nombreux autres affiliés du M. N. B. qui ont glissé entre les mailles du filet. Ce qui la chiffonne davantage, c'est qu'elle ne sait rien de leur organisation. Losa a emporté son secret au charnier de Jumet que son pauvre corps meurtri par les balles du peloton a sans doute inauguré. Weyers se montrera-t-il aussi hermétique ?

Ce serait mal le connaître.

Henri Weyers n'est pas né d'aujourd'hui. Il a 51 ans. Il a aussi de qui tenir, puisque fils d'officier qui reprit courageusement du service comme capitaine de réserve en 1914. Lui-même passera d'ailleurs le fil pour joindre volontairement l'armée de l'Yser où, comme mitrailleur, il fit courageusement son devoir. Aussi reviendra-t-il de la guerre avec les galons de sergent, la poitrine bardée de décorations et la gorge brûlée par les gaz. Ce grand invalide en revint portant au cœur surtout, une haine corse de l'Allemand.

La démobilisation. La Paix que l'on croit définitive. Henri Weyers fonde un foyer qu'il installe au n° 15 de la rue Paul Janson, à Jumet. Chef de bureau aux Régies de sa commune, il mène pendant des ans une vie qu'il partage entre sa famille, ses occupations et ses nombreux amis.

Le coup de tonnerre du 10 mai accroît davantage son ressentiment contre tout ce qui sent le Nazi. Il l'a véritablement dans le nez. Le Boche lui inspire une patriotique horreur. C'est dire qu'en dépit de son âge, il est déjà mûr pour reprendre du service.

En 1941, l'occasion s'en présente. Un affilié au M. N. B., l'agent G J 14 l'embrigade. Oh ! ce ne fut pas compliqué. G J 14 se confie à lui, en lui glissant *La Voix des Belges*. Comme c'était son fils, il lui tape sur l'épaule, lui disant : « Robert, je marche avec toi. » Et c'est ainsi qu'Henri Weyers devint X 30 et l'ami de Losa. Bientôt son confident, ainsi que celui de X, le Grand Chef provincial.

On lui confie l'immatriculation des nouveaux conjurés. Henri Weyers n'est pas une machine à vapeur comme Losa. C'est l'homme de bureau qui tient minutieusement ses registres, avec de belles lignes droites tirées à la règle et de beaux en-têtes en ronde.

Ce sera donc l'agent qui tiendra ses listes avec la même minutie, le même scrupule que ses comptes des Régies. Recevant aussi le serment

des nouvelles recrues : « Je jure sur mon honneur... le Boche est notre ennemi juré. »

Sa maison est aussi fréquentée qu'un bureau de placement. On y vient de partout. A dix à la fois souvent. Weyers immatricule sans arrêt, chez lui, sans que, pendant longtemps, sa femme se doute de quelque chose. Quand il en a le loisir et l'occasion, il recrute lui-même, étonnant de jour en jour son rayon d'action. Et chaque soir, quand il a terminé son inventaire, il serre ses précieux mais très compromettants papiers dans l'étui d'un masque à gaz qu'il enfouit à l'entrée de son jardin.

Pendant des mois et des mois, cette vie en partie double se déroule sans accrocs. Pas la moindre alerte au front silencieux. Henri Weyers, comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Et des histoires, pas davantage.

Le 18 mai 1942, un formidable coup de tonnerre trouble la sérénité de son ciel. Losa est arrêté, Losa, son ami, son âme, son chef... Le chef qu'a vendu Lermينياux. Weyers tique. L'arrestation de H 2 l'émeut beaucoup. Mais il se rassure quant à sa propre position. Losa ne parlera pas. De cela, il est sûr. Il peut dormir tranquille.

Arrêté

Hélas ! H 30 a été « donné » lui aussi comme seront livrés bêtement, par le fait d'une imprudence, les jeunes étudiants et autres adhérents fraîchement inscrits au M. N. B.

Trois jours plus tard, le 21 mai, vers 3 heures de l'après-midi, cinq soldats font brusquement irruption chez lui, pénétrant jusque dans la cuisine où Mme Weyers est occupée, seule.

Celui qui paraissait être le chef de la bande lui dit brusquement :

— Votre mari fait partie du M. N. B. ?

Prenant son air le plus ahuri, Mme Weyers répond :

— Le M. N. B. ! Qu'est-ce cela ?

Un sourire ironique du chef indique suffisamment qu'il ne croit guère à cette candeur de commande.

Et puis, ce fut la perquisition en règle. Dans toute la maison. Secteur par secteur, pièce par pièce, tiroir par tiroir. Rien n'est oublié. Pas même les cahiers scolaires de la petite Nelly Weyers qui sont feuilletés page par page. Perquisition méthodique, méticuleuse, mais infructueuse. Un splendide « chou-blanc ».

Bientôt Weyers arrive, encadré par d'autres policiers qui sont allés le cueillir à son bureau. Re-perquisition. Tout aussi poussée. Mais tout aussi avortée que la première. Les argousins en gris se rabattent sur l'appareil radiophonique qui est justement branché sur Londres. Le « poste » est aussitôt confisqué et chargé dans l'auto qui, vers 6 heures, démarre vers Charleroi, emportant par surcroît Henri Weyers, dont l'arrestation était décidée d'avance. C'est un nouveau coup dur pour le groupement régional.

Au même titre que Losa, Weyers est détenteur d'un secret pour lequel les Allemands donneraient gros. Mais comme son chef, X 30 a la bouche cousue. Il ne dit rien, il ne lâche rien, en dépit des nombreux interrogatoires auxquels il est soumis.

Dans ses messages secrets, expédiés à ses amis par le canal du parc aux haricots du potager des Sœurs, il essaie même de convaincre ses amis qu'il est aussi innocent qu'un bébé au biberon.

En dépit de sa détention, son moral ne fléchit pas. Au contraire, c'est même lui qui réconforte ses compagnons de captivité. Exigeant même des soins de toilette minutieux et un astiquage journalier de la cellule commune. « Cela entretient le caractère », dit-il à ses co-détenus. Une bonne tenue matérielle n'est pas seulement le reflet d'un bon moral, il l'inspire, il le crée, il le soutient, ne cesse-t-il de dire. Avec beaucoup de raison, du reste.

Mirage

Weyers, lui aussi, a foi en un prochain débarquement. Il en avertit ses compagnons — arrêtés comme on sait le 27 mai — par le canal des tuyaux de gaz qui servent de fils conducteurs aux messages inter-cellulaires.

Un débarquement en 42 ! Un beau mirage auquel Losa, on s'en souvient, se laissa prendre. Et d'autres aussi, parmi les pensionnaires de la prison. Nous en avons la preuve.

Mais de grâce, ne souriez pas ironiquement de ces pauvres illusions, qui n'avaient que le défaut d'être prématurées. Après coup, en cette réalité de décembre 1944, c'est trop facile. Que lève donc le doigt celui qui, à l'époque, n'a pas accroché ses espoirs à cette merveilleuse bouée ? A ce rêve qui, jusqu'au bout, nous maintint la tête hors de l'eau.

Et les jours, les mois s'écoulèrent ainsi pour Weyers entre les quatre murs d'une cellule austère, sans que jamais le thermomètre de son optimisme baissât d'un degré.

Dans son for intérieur, il sait que son ennemi mortel, l'Allemand, n'a pu recueillir la moindre preuve matérielle de son activité secrète. Les billets non moins clandestins qu'il fait parvenir aux siens témoignent encore de sa confiance en une issue heureuse du procès qui tarde bien à s'ouvrir. Raison de plus pour espérer. Losa et un jeune technicien ont été jugés et condamnés le 20 juillet. L'un à mort. L'autre à 7 ans de prison. Mais c'étaient deux acteurs principaux de la tragédie. Le dessus du panier. Alors, lui, Weyers, pouvait espérer être compris parmi les comparses, les inculpés de deuxième grandeur qu'on condamnerait pour la forme, pour l'exemple.

Une illusion de plus.

Le procès dont la date était enfin fixée allait le démontrer d'une façon bien cruelle.

II

Un procès mouvementé.

Le jeudi 1^{er} octobre, vers 9 heures du matin, les portes de la prison s'ouvrent de nouveau devant le petit cortège des vingt-deux patriotes, que les feldgendarmes conduisent, par les rues de la ville, au théâtre de l'Eldorado, transformé pour la circonstance en tribunal de guerre.

Secrètement averties, toutes les familles sont de nouveau là, qui accompagnent leurs êtres chers jusqu'au sanhédrin allemand.

Les badauds font naturellement escorte à cette petite, mais très impressionnante cohorte de patriotes. Ceux-ci s'avancent, sourire aux lèvres comme des soldats qui accrochent des fleurs à leurs fusils. Les jeunes surtout, ceux qui sortent à peine de l'adolescence, marchent avec la belle insouciance de leur âge, portant au cœur le sentiment de donner encore l'exemple de la dignité patriotique et du devoir. Une flamme brille dans leurs yeux.

Weyers, le doyen, l'ancien, le papa de la sympathique bande, est au second rang, sa cigarette aux lèvres. Lui aussi paraît avoir confiance.

Les « Terroristes »

Il est un peu plus de 1 heure quand les inculpés sortent de l'Eldorado. Ils sont pâles. Sur le parcours qui les ramène à la prison pour le repas de midi, les parents, angoissés, les interrogent. En vain. Ils ne disent rien. Ils sourient. Ils font signe que tout va bien.

Une foule énorme les accompagne. La feldgendarmérie établit même des barrages à la rue du Grand Central, ce qui oblige papas, mamans, frères et sœurs de jouer des jambes pour recouper le cortège plus loin. Quelle journée pour les pauvres parents !

— Pourquoi vous intéresser à ces gens, s'écrie Raven, un des sbires de la Kommandantur, ce ne sont que des « terroristes » comme ceux qui ont opéré la nuit !

Effectivement, des actes de sabotage ont été commis au cours de la précédente nuit. De nombreuses cabines électriques ont été dynamitées

par des patriotes. Les faits n'ont aucune corrélation entre eux. Mais les Allemands n'y regardent pas de si près. Ou plutôt si. Ils mettent tout et tous dans le même sac, endossant à ceux qu'ils tiennent la responsabilité des actes commis par ceux dont ils ne savent rien. C'est plus commode. Avec ce système, aucun méfait ne reste impuni. L'honneur allemand est sauf.

Le procès

Les événements de la nuit ont en effet pesé lourdement sur le procès. A l'issue de la séance de l'après-midi, les inculpés sont encore plus pâles. Leur espoir s'est envolé. Ils rassurent quand même leurs familles. Weyers n'est pas le dernier à faire signe aux siens qu'ils auraient tort de se tracasser.

Les choses se sont compliquées. Un coup de théâtre s'est produit. L'affaire qui s'emmanchait bien, a rebondi et nécessite une nouvelle audience le lendemain, vendredi. Mais cette fois, voulant à toute fin éviter les manifestations qu'ils redoutent, les Allemands conduisent à l'Eldorado les inculpés en camions fermés.

A l'audience, le Procureur, le même qui avait requis contre Losa, a réclamé la tête de Weyers. Comme il demanda celle de sept autres inculpés sans égard à la jeunesse de cinq d'entre eux, à la hauteur, à la beauté de leur idéal.

Huit têtes. L'Ogre-procureur n'y avait pas été avec le dos de la main.

Au cours du procès, Weyers a été tout simplement splendide. Impavide comme un rocher contre quoi les flots ne réussissent qu'à faire de l'écume, Weyers résiste à tous les assauts insidieux ou violents que lui livrent les cinq juges : Thiele, Munkel, Ahlers, Eisl et Zippel. Ceux-là mêmes qui se sont déjà fait la main en condamnant Losa.

Héroïque mensonge

Les jeunes étudiants aussi sont magnifiques de cran et de sang-froid.

L'un d'eux ne prend-il pas à son compte, spontanément, sans même que l'intéressé lui en parle, des faits incriminés à un camarade trop lourdement chargé à son gré ?

— T'en fais pas, Un tel et Un tel, c'est moi et pas toi qui les ai recrutés. Tu en as trop sur les cornes, ça te mènerait trop loin...

Héroïque mensonge. Acte sublime de charité qui a bien failli valoir le poteau à ce brave enfant. Ce poteau qu'on réclamera encore en appel pour lui et qu'il ne cherchera d'ailleurs pas à écarter en rétablissant la vérité.

Attitude admirable qui contraste singulièrement avec la piteuse défense d'un autre accusé, plus âgé cependant, qui croit se sauver en dévoilant ce qu'il sait.

Les lâches, c'est vous !

Du coup, Weyers est enfoncé. Il nie néanmoins l'évidence. Effrontément. A l'entendre, il n'a jamais immatriculé personne ; pas plus qu'il n'a recruté quiconque. Quant à *La Voix des Belges*, il n'en a jamais distribué un seul exemplaire. Audace. Si les juges pouvaient jamais lire dans son cœur...

A la fin, le juge Thiele n'y tient plus. Il ne saisit pas toujours la plaisanterie dès son premier jet. Mais quand elle dure un peu trop longtemps...

— Weyers, vous mentez. Vous êtes d'ailleurs un lâche d'avoir marché contre l'Europe !

Weyers blémit. Lui un lâche ! De l'Europe, telle que la conçoivent les Allemands, il se moque éperdument. Mais à son honneur de soldat et de patriote, il ne permet pas qu'on touche. Et sa réponse jaillit, cinglante comme un coup de cravache.

— Les lâches, répond-il, ce sont les pareils à vous... Des Allemands comme vous, j'en ai d'ailleurs tué des tas pendant l'autre guerre. Et je le ferais encore si j'en avais l'occasion ! Donnez-moi un fusil...

Les juges veulent le faire taire.

Weyers, les bras croisés, les défie encore.

— Je vous hais ! leur lance-t-il à la face.

Le Président Thiele sort de son dossier un papier imprimé. C'est le formulaire d'adhésion des Patriotes au M. N. B. Comme on sait, le Credo de l'affilié se termine comme ceci : « Le Boche est notre ennemi. »

Thiele interpelle encore Weyers à propos de cette vérité.

— Le Boche est-il encore votre ennemi ? demande-t-il insidieux.

— Oui, répond Weyers.

— Oui, répondent tous ses jeunes camarades.

L'affaire est dans le sac.

Deux avocats allemands, commis d'office, s'efforcent d'implorer la clémence du tribunal. Autant vouloir enfoncer un mur de la tête.

Le verdict

L'audience est levée. Le Tribunal ajourne son verdict au lundi 5 octobre. Dehors, le boulevard de l'Yser est noir de monde. Les inculpés n'ont que le temps de faire signe de la main à leurs parents se tenant à la lisière de cette cohue. Les camions les emportent bientôt à la prison. Des parents, même des femmes, les devanceront. O miracle de l'affection qui donne des ailes, des jambes et du souffle !

Le lundi, les accusés sont de nouveau amenés à l'Hôtel de Ville, cette fois pour entendre le prononcé.

Weyers est condamné à mort.

Ses jeunes amis reçoivent des peines diverses allant de 2 à 15 ans. Peines qu'ils ont accueillies avec une joie marquée, émouvante à voir. Les vaillants jeunes gens avaient frôlé le pire. Ils étaient heureux d'y avoir échappé (1).

Quelques jours plus tard, un avis en petite grasse publié par les journaux à la dévotion annonçait gravement que des manifestations s'étant produites au cours d'un procès de « terroristes », des étudiants seraient déportés en Allemagne si des faits semblables se représentaient.

Ainsi la Kommandantur cherchait encore l'occasion de mordre.

Londres avait parlé du procès. Moscou aussi. C'était plutôt ça qui agaçaient nos Protecteurs.

(1) Parmi les jeunes gens condamnés se trouvait le brave petit Yvan Gezels, de Jamioulx, un concitoyen et ancien camarade d'école du sinistre Lermينياux. Condamné à six ans de travaux forcés, il fut incarcéré à la prison de force de Rheinbach. Épuisé par la maladie, les Allemands le déposèrent et l'abandonnèrent un jour sur le pavé de Bruxelles. Yvan rentra chez lui, miné par la fièvre. Les familles de ses camarades du procès s'unirent à la sienne pour tenter l'impossible. Hélas ! tous les soins furent inutiles. Yvan Gezels, qui n'avait que 21 ans, s'éteignit le 24 septembre 1943.

La veille de sa mort, Lermينياux poussa le cynisme jusqu'à vouloir aller le saluer. Le moribond fit éconduire son dénonciateur.

Les funérailles d'Yvan furent dignes de son sacrifice. Des fleurs apportées par toutes les mamans des condamnés redisaient assez la grande place que ce bon et brave jeune homme tenait dans le cœur de tous.

III

Brutal réveil.

Dans l'étroite cellule qui lui sert actuellement d'antichambre de l'éternité, Henri Weyers vaque quand même aux petites occupations journalières qu'il s'impose volontairement pour occuper ses esprits et maintenir son moral.

Quel torrent de pensées doit submerger le cerveau de cet homme ! De ce patriote sur la tête de qui est suspendue l'implacable épée parce qu'il fut fidèle à sa foi patriotique !

Malgré tout, le condamné est calme. Parfaitement maître de soi. Il coule des jours qui ne sont pas tissés de fils d'or, bien sûr, mais la confiance qui a germé et croît peu à peu dans son cœur, lui rend la vie plus souriante de plus en plus. Les semaines passent. Il est toujours là. Son recours en grâce aurait-il été exaucé ? Losa n'avait pas tant attendu avant d'être définitivement fixé. Condamné le 20 juillet, le 29 déjà il était passé par les armes. Les Allemands n'ont pas l'habitude de faire traîner les choses en longueur.

Octobre se passe ainsi. Et encore novembre. Cependant, le 19 du mois des Trépassés, Teughels, le premier bourgmestre du Grand-Charleroi, est abattu.

L'écho de cette exécution arrive jusqu'à sa cellule. Sera-t-il compris parmi les otages qui payeront de leur sang la mort du bourgmestre usurpateur ?

Weyers se le demande. Avec anxiété. Mais les jours et les semaines passent encore. La fleur de l'espérance s'est épanouie davantage et a poussé des racines profondes dans le cœur du condamné.

En famille

Un rayon de soleil dans cette nuit moins noire : sa femme et son père ont pu enfin obtenir l'autorisation de le voir à la prison. C'est une faveur de prix. « Ils sont si corrects ! » Mais ses deux enfants en sont exclus. Pourquoi ? Mystère de la mentalité teutonne.

Ils pourront tout de même voir leur pauvre papa, dont la joie sera ainsi complète. Mais pendant quelques instants seulement... En se glissant sur la pointe des pieds jusqu'au parloir, comme des malfaiteurs. C'est Kiesselbach lui-même qui prend la très grosse responsabilité de permettre à un adolescent, à une fillette d'aller embrasser leur père dont les jours peuvent être tranchés le lendemain même. Mais cela ne peut durer plus de dix minutes. Si Nauberheit rentrait jamais !

Soyons juste et accordons un bon point à l'interprète qui a risqué le front russe en permettant à un condamné d'étreindre une dernière fois ses enfants.

Weyers n'est nullement prévenu. Ce bonheur, il le reçoit comme une masse qui vous dégringole de tout son poids sur le cœur. Inutile de préciser avec quelle joie il retrouve sa chère famille. Soulignons plutôt son calme parfait, son sang-froid admirable.

— Nous parlions, nous a dit Mme Weyers, comme si nous étions à la maison.

Tout de même, à un certain tournant de cette conversation à bâtons rompus, Henri Weyers fait allusion à son sort. Mais c'est pour l'accepter avec une quasi souriante philosophie matinée d'espérance.

— Si cette « chose » doit arriver, dit-il, eh bien ! elle arrivera !

Puis, se ravisant : « Mais il faut avoir confiance ! »

Vous avez lu, vous avez entendu ! « cette chose » ! Un rien ! Une bagatelle ! Une simple échéance à laquelle on espère pouvoir faire face.

Les jours succèdent aux jours. La confiance s'accroît de plus en plus. Weyers ne tique plus quand un geôlier déverrouille la lourde porte de fer de sa cellule. Il finit même par croire que Falkenhausen a commué la sanction de mort en une peine de quinze années de réclusion qui écherrait naturellement avec la fin de la guerre.

Le bruit s'en répand.

Tout le monde s'en réjouit.

Hélas !... Une illusion de plus.

La terrible nouvelle

Le 15 décembre, vers 5 heures 30 du matin, un coup de téléphone alerte l'abbé Verhaegen. C'est Kiesselbach qui lui demande de venir d'urgence à la prison.

Pour un malade. C'est la seule précision donnée.

Une demi-heure plus tard, l'abbé est sur les lieux. L'obscurité règne partout. Un silence de mort rend la maison encore plus rébarbative. Seul le greffe est éclairé. Il pousse la porte. Grave et pensif, Kiesselbach est assis sur la table du bureau.

— Le malade ?

— C'est pour autre chose qu'on vous a fait venir... Weyers, le pauvre homme, le temps a passé depuis sa condamnation... Il se croyait sauvé... Sans les derniers sabotages, on ne l'aurait sans doute pas exécuté... Que c'est triste, la guerre !

Les membres du Conseil de Guerre arrivent presque aussitôt. Quelques minutes encore et Weyers est amené par deux soldats. Il paraît tout effaré. Manifestement, il ne s'attendait plus à ce réveil-là.

Le juge Thiele lui donne connaissance de l'arrêt rejetant son recours en grâce, arrêt dans lequel il est dit qu'il a été condamné et sera exécuté pour — tenez-vous bien — « trahison envers le peuple allemand ».

Le visage du condamné se crispe d'étonnement et de colère. « Pour trahison envers le peuple allemand ! »

A la cruauté, l'ennemi allie le manque total de pudeur.

— Avez-vous un souhait à exprimer ?

— Oui, je voudrais voir ma femme et mes enfants une dernière fois.

— C'est impossible, l'exécution doit avoir lieu à 8 heures précises. Mais vous pouvez écrire...

Leur mission est accomplie, les juges se retirent.

Dès cette minute, le condamné est devenu un moribond, un agonisant que l'on ramène dans sa cellule.

Weyers est un grand invalide de 1914-1918. Son cœur n'est pas bien solide. Sous la violence du choc, il flanche tout à coup. L'aumônier a tout juste le temps de recevoir le pauvre homme dans ses bras. Croyant même qu'il va mourir, il lui suggère un acte de contrition et lui donne l'absolution. Mais déjà Weyers s'est redressé. Son âme qui se veut forte a vaincu la matière qui défaille. Il dit à l'aumônier :

— Tant que nous sommes seuls, permettez-moi de m'étendre par terre. C'est le moyen efficace de remettre le cœur. Il faut à tout prix surmonter cette crise.

L'abbé demande de la digitaline. Kiesselbach, averti, court chercher le médicament. Quand il revient, Weyers est déjà debout. Il n'a pas voulu que les Allemands s'aperçoivent de sa défaillance purement physique.

On lui apporte son déjeuner : un bol de malt, du pain de ravitaillement. Weyers réclame les tartines de crâniq de son dernier colis. L'interprète va lui chercher le reste de ses provisions, lui offre des cigarettes et se retire.

Le condamné et le prêtre sont de nouveau en tête à tête. En cœur à cœur même. Weyers rompt le silence :

La peur d'un sourire

— C'est moi-même qui vous ai fait demander au cas où ça tournerait mal, dit Weyers à brûle-pourpoint, parce que vous êtes un ami, mais je ne tiens pas à recevoir les sacrements à présent, parce qu'on pourrait croire que j'ai cédé à la peur !

Illogisme du cœur et de la volonté. Au front, à l'Yser, Weyers a risqué cent fois la mort. Au tribunal, il a défié ses juges. Maintenant, il sait qu'il va mourir, assassiné. Il ne craint pas ce dernier quart d'heure. Mais ce qu'il redoute le plus, c'est le sourire éventuel d'un concitoyen ; c'est le spectre du « Qu'en dira-t-on ? »

— J'espère, dit-il encore, que vous ne me refuserez pas le réconfort de votre présence amie.

Le prêtre, dont la mission est devenue extrêmement délicate, l'exhorte néanmoins à mettre sa confiance en Dieu et à s'unir au Christ mort pour nous sur la Croix.

L'entretien dévie. Weyers évoque ses souvenirs des deux guerres.

— Ce qui me console, dit-il, c'est que j' « en » ai tué beaucoup en 14-18. Mais je ne croyais plus qu'ils m'exécuteraient. C'est dommage de mourir alors que les Alliés vont bientôt débarquer !...

L'abbé lui demande alors de s'unir à la messe qu'il va célébrer à son intention, dans la chapelle voisine des Sœurs, afin que le Bon Dieu l'éclaire, le soutienne et le fortifie jusqu'au bout.

La lettre aux aimés

Quand l'aumônier revint, le moribond et l'interprète, assis sur la table, conversaient presque amicalement au milieu de l'épais nuage de fumée des cigarettes. Il avait eu le loisir d'adresser une dernière lettre d'adieux à sa famille. Suprême message de tendresse, écrit d'une main sûre et ferme.

Ma bien chère Petite Maman,

Mes très chers enfants,

Dans deux heures maximum, je serai mort. Je vous demande d'avoir du courage et de servir d'exemple à tous. Dieu n'a pas voulu que je reste près de vous. Je vous demande de ne pas porter mon deuil. C'est inutile et cela me déplairait. Vous savez que les vœux d'un mourant sont sacrés.

Que mes enfants respectent et soutiennent leur pauvre chère maman. Qu'ils soient bons pour elle et surtout qu'ils s'entendent bien et se rendent service l'un à l'autre. Un adieu ensuite à ma Petite Enfant (1).

Pauvre petite maman, tous les espoirs sont déçus. Mais songe bien que je meurs courageusement et en songeant à toi comme à mes bien chers Petits.

Mon pauvre cœur se serre en songeant à vous, mais je sais que je laisse une famille unie. J'espère que Robert, tout en soutenant sa maman, respectera toutes ses décisions. Quant à Nelly, qu'elle soit toujours une bonne petite fille.

Adieu et courage. Recevez mon dernier adieu et toute ma bénédiction en même temps que mon suprême et dernier mais aussi meilleur baiser.

HENRI.

P. S. — Tous mes papiers pour pension, etc., sont au-dessus de l'armoire de T. S. F.

Ce n'est pas là la lettre d'un homme affolé par l'idée qu'il va mourir deux heures plus tard. Sang-froid magnifique, qui s'exprime jusque dans le post-scriptum.

Kiesselbach s'est retiré.

(1) Une bonne religieuse de la Prison qui trouvait toujours le moyen, pour le reconforter, de s'approcher du condamné, de celui qu'elle appelait « Bon-Papa ».

Le prêtre et l'homme sont encore seuls en présence. Weyers lui confie qu'il avait obtenu l'éloignement d'un gardien trop dur avec les détenus. Il allume une autre cigarette. A ce moment, les soldats viennent le chercher pour le Grand Voyage.

Le prêtre prend place à ses côtés dans l'auto. Un feldgendarme veut lui passer les menottes. Weyers proteste. « Ce n'est pas nécessaire », dit-il. L'aumônier intervint :

— Il vaut mieux se soumettre, être en conformité avec le Christ qui a offert ses mains aux bourreaux.

Le condamné se laisse passer les bracelets, sans plus dire mot. Une révolution s'est-elle faite dans son cœur ?

L'auto roule sur les pavés inégaux de Couillet. L'aumônier l'exhorte à ne pas sacrifier ainsi au sot respect humain.

— C'est à Dieu seul qu'il faut songer à plaire et non à l'opinion des autres... Je suppose que vous croyez encore à l'existence de Dieu ?...

— Oui, répond Weyers en ponctuant le mot.

L'abbé Verhaegen tire alors de sa poche un petit crucifix.

— Je pensais vous le faire baiser tout à l'heure et le remettre en souvenir à votre famille. Y consentez-vous ?

Weyers, très ému, répond :

— Oui, je veux bien, ce leur sera une consolation.

Cependant, le convoi est arrivé à Loverval. La forêt. Le Bois des Roches. Le Trou du Sarrazin. Une ancienne carrière qu'a déjà rougie le sang de dix otages sacrifiés aux mânes de Teughels. Le tribunal est là. Les soldats attendent, l'arme au pied. Il fait frais, la nature porte le deuil de l'hiver. Dans le ciel, des corbeaux battent l'air de leurs larges ailes, noires comme la nuit. Le poteau est là, sinistre, attendant son gibier.

Thiele lit l'arrêt d'exécution. Weyers ne bronche pas.

Le prêtre veut dire quelques mots d'adieu à son ami. Celui-ci l'interrompt, indigné :

— Ils parlent encore de trahison, mais je ne suis pas Allemand, moi, et n'ai pris aucune espèce d'engagement envers eux. Comment aurais-je pu les trahir ?

Le prêtre lui donne l'accolade :

— Je vous embrasse au nom de votre famille et de la Patrie...

Weyers se raidit, et s'arrachant des bras de l'abbé Verhaegen, marche vers le poteau comme s'il avait hâte d'en finir.

Au poteau

Un soldat veut lui bander les yeux. Le condamné se tournant vers l'aumônier :

— Vous ne pourriez pas empêcher cela ?

Sur l'intervention de l'abbé, le juge Thiele donne l'ordre au soldat de remettre le bandeau en poche. Weyers aurait bien voulu aussi ne pas être lié au poteau. Mais sur ce point, rien à faire, le juge demeure

intransigeant. Le soldat ne fera cependant qu'un nœud pour la forme. Très lâche même.

Weyers est adossé au gibet. Ses lunettes tombent. Le prêtre les ramasse. Il pensait les fourrer en poche, mais le condamné le prie de les lui remettre sur le nez.

— Vous voulez donc regarder la mort bien en face ? lui dit l'abbé.

Weyers répond par un large sourire.

Le prêtre l'exhorte encore :

— Offrez-vous à Dieu en expiation de vos fautes et pour la Belgique.

Puis il lui présente le petit crucifix que le condamné baise longuement.

Un commandement. Un cliquetis d'armes. Weyers ne cille pas. Douze fusils sont braqués vers sa poitrine. Il regarde et attend.

Une épée qui s'abaisse. Une salve. Le corps fait un saut en avant et tombe. Le médecin et les brancardiers se précipitent : Le fusillé vit encore, sans paraître souffrir. D'une large plaie à la poitrine, le sang coule à flot.

Le prêtre donne l'absolution sous condition. Quelques instants après, un dernier spasme. Henri Weyers n'est plus. Le martyrologe de la Patrie compte un nom de plus.

Un fourgon s'amène. On en tire un cercueil de bois blanc. Le corps du supplicié y est couché sur un lit de terre qui doit boire son sang.

Quelques instants plus tard, le camion emporte la dépouille du héros vers un lieu qui demeurera inconnu jusqu'au 4 septembre 1944.

C'est au charnier de la Serna, à Jumet, sous un tertre non encore identifié, pas bien loin de la tombe d'Albert Losa, que repose le corps d'Henri Weyers que rien ne fit trembler, si ce n'est un sourire possible.

- - - - -

Veuille Dieu, dont il baisa l'image au moment suprême, avoir agréé son sacrifice et l'agréer dans sa miséricorde infinie.

La Charité est mère de l'Héroïsme.

Qui donne sa vie pour ses frères peut espérer la meilleure part.

Ainsi tomba, par une sombre matinée d'hiver, l'héroïque X 30 du M. N. B.

Mort glorieuse au champ d'honneur de la Belgique éternelle, de la Résistance qui ne transige pas avec le devoir.

Henri Weyers n'est plus. Mais son nom est inscrit en lettres d'or, comme l'est celui d'Albert Losa, au frontispice du petit temple du Souvenir que les Belges se doivent d'édifier dans leur cœur.

Henri Weyers.

C'est le nom d'un brave.

C'est celui d'un héros.

D'un martyr qui a tout donné pour que vive la Patrie.

